C'est répugnant. Mais Dieu nous voit tous. Je vais me coucher. Dormir.

Mais il restait assis. Sa voix devint un murmure et sa tête retomba en avant.

Sa mère se mit à lui enlever ses souliers. Avec son père elle le déshabilla et le mit au lit. Il restait assis bien droit et disait :

— Peu de gens apprécient votre bonté. Je le vois. Si je fais semblant de ne pas le voir, ce n'est qu'une apparence. Mais si tu crois, maman...

— Oui, ma souris, dit-elle.

— Si tu crois que je ne le vois pas, poursuivit-il, songe que Dieu vous voit. Il vous voit. Il voit votre justice.

— Donne tes bras, dit-elle.

— A quoi bon ? demanda-t-il.

— Pour enfiler ton pyjama, répondit-elle.

— Naturellement, tu sais ce qui est bien, ce qui est bon, dit-il, et il mit les bras dans les emmanchures.

— Je vais vomir, dit-il brusquement. Son père, qui était resté sur le seuil, s'enfuit en courant et revint avec un seau.

— Va-t'en, dit Fritz, c'est dégoûtant.

Il vomit quatre fois de suite, cracha encore de la bile et se laissa retomber, tout haletant. Les visages de ses parents glissaient de gauche à droite et montaient de temps à autre au plafond. Il toussa, tira la couverture au-dessus de sa tête et se sentit tournoyer dans un espace obscur dont les parois, où qu'il les tâtât, étaient humides au toucher. Le mouvement ralentit et il put s'étendre. Après quoi, il tomba dans un profond sommeil.

VIII

Le dimanche matin il se réveilla à huit heures et demie avec la gueule de bois. Il se souvint d'abord que la veille il avait fait la sieste au lit, l'après-midi, et se dit alors que c'était dimanche. La manière dont il avait passé la soirée ne lui revint à l'esprit qu'après coup. Il se releva sur le coude. Il ne se sentit un peu de salive dans la bouche qu'après avoir fait des mouvements de mastication. Il avait l'impression d'avoir dans la tête un liquide sous pression : l'oppression s'étendait jusque dans la nuque. Il avait soif.

« Le mieux, se dit-il, c'est de me lever tout de suite, me laver la figure, me brosser les dents et me rincer la bouche à fond. Puis aller respirer l'air frais dehors. Ne rien manger et boire de l'eau, par petites gorgées. » Là-dessus il se rendormit. A neuf heures et demie et quelques minutes, il se réveilla de nouveau. « Quelle attention délicate, d'avoir accroché ma montre », se dit-il. Il se contenta de lever la tête, mais dut bientôt la laisser retomber tant il avait mal à la nuque et derrière les yeux. « Ces vêtements sont mal pliés », pensa-t-il. De la vivacité de la lumière et la couleur du ciel, il essaya de déduire le temps qu'il faisait. Couché sur le dos, il leva les genoux et, à la faible lueur qu'il laissait passer en soulevant la couverture à deux mains, il examina sa poitrine et son ventre nus.

Après quoi il se leva, se rendit aux cabinets, puis à la cuisine où il but au robinet. « Incroyable, quelle puanteur, se dit-il, en

rentrant dans sa chambre. On ne le remarque que lorsqu'on en est sorti. » Il entrouvrit la fenêtre et se recoucha. « Tout est une question de volonté, pensa-t-il. Là où elle manque, rien ne va plus. »

Les yeux fixés sur le mur, il resta couché jusqu'à onze heures. « Ce n'est pas si facile de se lever avec la fenêtre ouverte », dit-il à haute voix. En clignant des yeux, il rejeta les couvertures et courut à la cuisine. Il cracha vigoureusement dans l'évier et se mit à se laver. « Le corps est sérieusement endommagé », marmonna-t-il en regardant le miroir à barbe rond.

Sa mère entra, mit deux assiettes et deux tasses sur le dressoir et demanda :

— Monsieur commence à se réveiller ?

— Oui, dit Fritz.

Elle regagna le living-room. Après s'être lavé, il ne se sentit pas plus frais. En se rasant, il se coupa deux fois : sous le nez et à gauche, sur le menton. « Ce n'est pas une coupure, pensa-t-il, mais une éraflure de l'épiderme. Une égratignure. » Après s'être rincé et séché le visage, il tamponna les endroits blessés à la pierre d'alun. En attendant de voir si le sang réaffleurait, il regarda les toits au-dessus des jardins.

« Aucune tuile n'est tout à fait du même ton qu'une autre, pensait-il, j'ai le regard perçant. Comment serait-ce s'il pleuvait ? »

Il s'habilla lentement, mais chercha en vain ses chaussettes et ses souliers. Lentement, il entra dans le living-room, alla s'asseoir au coin du feu et dit :

— Maman, as-tu vu mes souliers ? Je ne trouve pas non plus mes chaussettes.

— Dans ta chambre, répondit-elle.

— Je ne crois pas, marmonna-t-il et il regagna sa chambre, qu'il explora.

— Ils n'y sont pas, dit-il en regagnant le living-room.

Son père traversa le couloir et entra dans la pièce.

— Bonjour, dit Fritz.

— Bonjour, mon garçon, répondit l'homme, qui alla s'asseoir sur le divan et ouvrit un livre de la pile qu'il avait apportée.

— Je te jure qu'ils y sont, dit sa mère.

— En tout cas, je ne les vois pas, dit Fritz.

— Alors moi je vais aller voir, dit-elle et elle courut vers sa chambre.

Il l'entendit qui se démenait. « Qui sait ? » marmonna-t-il.

— Tiens, dit-elle en rentrant, et elle lui lança d'abord les chaussettes puis les souliers, dont l'un atterrit sur son pied gauche.

— Nom de Dieu, dit-il, tu ne pourrais pas les jeter ailleurs ?

— Qu'est-ce que c'est encore ? demanda son père.

— Rien, rien, dit Fritz. Une paille.

Il sourit.

— Tes tartines sont dans le buffet, dit sa mère.

— Merci, dit-il. — Il ouvrit la radio. — Pas d'agriculture, pas de jardinage, pas d'élevage, pas de mauvaise musique, pas de radotages, dit Fritz, pas de valses de Strauss, pas de musique descriptive. Rien que le meilleur. Faites preuve d'un goût, peut-être hésitant, mais d'avant-garde. « Ça me donne la migraine », se dit-il.

— Tu n'es pas seul à la maison, dit-elle. De temps en temps, il faut aussi penser aux autres. Il faut tenir compte des autres.

La radio chauffait et commençait à émettre des sons. « Je suis si seul et ne pense qu'à toi », chantait un ténor. Son père tourna le bouton vers la gauche, mais sans le fermer tout à fait. On entendait une chanson dont on ne distinguait rien. « Voilà comment on étouffe l'appareil », pensa Fritz ; il s'approcha et parcourut la gamme des ondes. Pour finir il coupa le contact.

— Eh bien, dit sa mère, le petit bonhomme s'est bien amusé hier soir ? — Fritz ne répondit pas. — Tu étais sans doute avec Jaap ? demanda-t-elle. Il était saoul, lui aussi ?

— Saoul ? répondit-il, tu radotes. Saoul. Vous n'êtes que des provinciaux demeurés. Je me demande quelle idée vous vous faites d'une saoulographie ?

— Bon, dit-elle, tu vas me dire que tu n'étais pas saoul. Nous avons dû te porter dans ton lit, ton père et moi.

Un instant, Fritz ferma les yeux.

— Qu'est-ce que ça prouve ? dit-il.

— Ça prouve tout, répondit son père avec emphase. Ça prouve que tu n'étais plus maître de toi.

— J'ai un peu froid, dit Fritz et il toussota.

« Qu'est-ce qui pue comme ça ? » se demanda-t-il en flairant

ses mains, son pull-over, la manche de son veston et sa cravate. Tout avait une odeur aigre, répugnante. « Est-ce moi ou n'est-ce pas moi ? » se demanda-t-il et, se levant, il alla flairer les rideaux.

— Attention, cria sa mère, ne t'essuie pas le nez aux rideaux. Tu es fou ? Prends un mouchoir.

— Cela me paraît tellement plus simple, dit-il, de me moucher dans un mouchoir. Tant que j'en aurai un, tu n'as rien à craindre pour tes rideaux.

— Oui, oui, dit-elle, je m'en aperçois aux fauteuils.

— Ça, c'est différent, dit Fritz. Ce qui est solide, il faut l'enlever avec les doigts. Un mouchoir ne suffit pas. Et il n'y a pas de meilleure place que le dessous des fauteuils. D'ailleurs, où que tu ailles, si tu tâtes le dessous des sièges, les croûtes de morve séchée tombent par terre.

— Tu ne trouves rien de mieux ? demanda-t-elle.

A petits coups, il respirait par le nez. « Ça doit être du vomi, qui me reste dans les narines, pensait-il. Une puanteur à emporter avec soi. » Il frissonnait sans cesse, malgré le feu qui brûlait ferme. Il sentait une douleur sourde, oppressante, derrière les yeux. Il prit le grand fauteuil, le tourna le dos vers la fenêtre et s'y laissa tomber. « Tout est morne, pensa-t-il, infiniment morne. »

Peu à peu il tomba dans une somnolence sans cesse interrompue, qui ne le ranima pas. Il était une heure.

— Sur quelle longueur d'onde donne-t-on les nouvelles ? demanda sa mère.

— Il n'y en a pas, répondit-il.

Elle chercha mais ne trouva pas de poste néerlandais et ferma la radio. Ce fut le silence. Sa mère était à table, en train de faire ses comptes et son père, étendu sur le divan, ne bougeait pas.

Fritz détendit tous ses muscles, laissa retomber la tête de côté et ferma les yeux à demi pour les protéger de la lumière. Pour finir, il s'endormit. Il ne rêvait pas mais entendait des voix monotones qui montaient et descendaient. Lorsqu'il se réveilla, il resta cinq minutes assis sans bouger. Puis il tourna la tête et vit qu'il était près de deux heures à l'horloge. Il se leva et se mit lentement faire les cent pas.

— Pourquoi ne sors-tu pas ? demanda sa mère.

— Papa dort ? demanda-t-il.

Il voyait l'homme couché sur le dos, les yeux fermés. Un livre, posé sur son ventre, montait et descendait au rythme de sa respiration.

— J'aimerais aller voir un ami, dit Fritz. Me promener sans but, ça ne me dit rien.

— Va donc voir Joop et Ina, dit sa mère. Ah oui, souviens-toi, ils ne sont pas à l'Overwater ; ils sont chez la mère d'Ina.

— Ils sont tout à fait sans charbon ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle, mais ils y passent si souvent le dimanche qu'ils préfèrent y aller dès le samedi. C'est une fois de moins à allumer le poêle.

— On y va, dit-il ; il alla mettre son manteau et sortit.

Il prit à droite et suivit la rivière, passa devant la gare du Sud et franchit une digue vers l'est. La ville finissait à main droite. Il voyait à l'horizon la brume sur les prairies.

« C'est bien ça, se dit-il. Brouillard local, évoluant plus tard vers une forte nébulosité. Pas de précipitation à signaler. Température de zéro à faible dégel. Vent d'ouest. »

Il arriva dans un quartier neuf de maisons à un étage. Vers la fin d'une courte rue, aboutissant à des prairies, il sonna au premier.

— Oui, c'est Fritz, cria-t-il en levant la tête, lorsque la porte s'ouvrit.

« C'est le vieux », pensait-il. Un vieillard grisonnant se trouvait en haut de l'escalier.

— Ah, Fritz, dit-il, nous sommes seuls à la maison.

« Ce serait vraiment grossier de m'en aller », pensa Fritz.

— Ce qui signifie, dit-il en montant l'escalier, que j'ai dérangé votre sieste. — Il tendit la main à l'homme. — Comment allez-vous, monsieur Adelaar ? demanda-t-il.

— Oui, oui, dit l'homme d'une voix profonde. Entrez, entrez.

Il laissa Fritz le précéder. Ils entrèrent dans un living-room clair, dont le mobilier était moderne. Les fenêtres donnaient sur un ensemble de jardins ouvriers.

— Si je m'asseyais ici ? demanda Fritz en écartant une chaise de la table.

— Oui, oui, asseyez-vous, dit l'homme.

Il s'assit lui-même dans un fauteuil face au poêle, à côté du piano. Fritz vit, sur la cheminée, un haut-parleur dont l'orifice

était voilé d'un tissu rouge. Un faible murmure s'en échappait. L'homme tenait en main un interrupteur fixé sur une boîte de bakélite. Deux fils en sortaient. L'un était relié au haut-parleur et l'autre au bouton de la radio. « Ce qui lui permet de régler le son sans se lever », pensa Fritz.

— La famille est absente ? demanda-t-il.

— Oui, dit l'homme, ils sont allés tous les trois voir *L'Enlèvement au Sérail.*

— Et vous ne les avez pas accompagnés ? demanda Fritz.

Il examinait la tête de l'homme. Elle était osseuse, mais le menton était gras. Les cheveux gris, qui ne poussaient que sur le devant et les côtés du crâne, s'étendaient en raies minces sur la peau chauve du milieu. « Il devient rudement chauve, se dit-il. C'est une question de quelques années. » Il sortit sa boîte à tabac de sa poche et demanda :

— Voulez-vous que je vous roule une cigarette, monsieur Adelaar ?

— Non, non, répondit l'homme, fumez les miennes.

Il jeta sur la table un paquet de cigarettes ouvert. « Des anglaise », pensa Fritz. Il en alluma une.

— Dimanche dernier ils sont sortis aussi, dit Adelaar, voir cette pièce de Shakespeare, cette...

— *La Nuit des Rois,* dit Fritz. Donné par la Nouvelle Troupe. C'est formidable.

— Vous y êtes allé ? demanda Adelaar.

— Non, répondit Fritz, je n'ai pas eu le temps ces derniers jours.

— Oh, dit l'autre.

— Mais j'ai rencontré plusieurs personnes, dit Fritz, des connaisseurs. Oui, cette mise en scène doit être extraordinaire. Ils changent de décor sans baisser le rideau. Les machinistes apparaissent en costume de l'époque, pendant que l'autre décor glisse au premier plan. Entre-temps, une danseuse vient danser près de la rampe, sur un air de musique ancienne, pour distraire les spectateurs. C'est très habilement fait. Ça vaut le coup.

— Oui, oui, dit Adelaar, il y a de quoi s'amuser dans le monde.

« Devenir chauve n'est pas si terrible, pensait Fritz, mais, quand on a cette peau bleuâtre sur le crâne, ce n'est vraiment pas beau à voir. »

— Et comment va votre santé, si ce n'est pas indiscret, demanda-t-il, vous êtes remis ?

— Tout doucement, tout doucement, dit l'homme d'une voix si grave que Fritz ne comprit pas les derniers mots : — Quel temps fait-il ?

— Le temps ? demanda Fritz. Oh, il ne fait pas froid. Je ne dirais pas qu'il fait froid. L'air est assez humide, mais il n'y a pas trop de vent. Vous devriez faire un petit tour, c'est vraiment le temps idéal. Vous ne profitez pas des jours de congé pour sortir ?

— Non, dit Adelaar, non. Non, nous préférons pas.

Il avança la tête, écouta avec attention si le haut-parleur n'annonçait rien d'extraordinaire et dit :

— Ce matin, dans le jardin, derrière la maison, il y avait un lièvre.

— Un lièvre ? dit Fritz.

— Oui, dit Adelaar, je l'ai vu deux fois ce matin. Deux fois, en m'approchant de la fenêtre.

— D'où serait-il venu ? demanda Fritz. Etait-ce bien un lièvre ? Ne serait-ce pas un lapin échappé d'un clapier ?

— Non, Fritz, dit l'homme, je sais ce que c'est qu'un lièvre. Un lapin, ça sautille mais ça ne court pas vraiment. Tandis qu'un lièvre avance par grands bonds. D'ailleurs, il est beaucoup plus maigre et plus long.

— C'est amusant, dit Fritz.

« Quelle bonne occupation », pensait-il. Il y eut un silence. Fritz examinait la pièce. Sur une grande armoire ancienne, une vieille bible était posée, avec ses serrures de cuivre étincelant. Au-dessus du piano, une gravure en couleur était accrochée, un chemin forestier en automne. « Je suis ici depuis huit minutes, pensait-il. Les lois de la politesse sont respectées. »

Soudain Adelaar se pencha en avant, écouta attentivement et tourna le bouton qu'il avait sur les genoux. « Vous allez entendre la critique de film de W. J. den Tuin », dit le speaker. Adelaar se dépêcha de ranger quelque chose dans son fauteuil, redressa un ou deux livres sur la table et croisa les bras lorsque l'orateur commença.

Fritz regardait par la fenêtre. « Voilà les jardins, pensait-il, voilà les prairies. Voilà le brouillard, la buée. Et ici, c'est la maison où vivent les gens. » La voix bavardait toujours. « On

dirait que la lumière pénètre aujourd'hui à travers un verre mat », pensait-il. Tout le temps que l'orateur parla, ni l'un ni l'autre ne fit le moindre bruit. L'oreille tendue vers le haut-parleur, Fritz avait l'air d'écouter, mais ne laissait pas pénétrer les mots jusqu'à lui. Lorsque ce fut terminé, Adelaar dit :

— Nous avons encore appris quelque chose.

— J'ai bien l'impression, dit Fritz, qu'il parle pour ne rien dire.

— Non, dit Adelaar, il s'y connaît assez bien.

— Vous allez souvent au cinéma ? demanda Fritz.

— Non, dit Adelaar, non.

Il avait remis le haut-parleur en sourdine. Du récital de piano qui suivait, on n'entendait que les accords vigoureux.

— Tu ne veux plus de cigarettes ? demanda-t-il, je ne fume pas cette saloperie.

— Je ne comprends pas qu'on fume la pipe, dit Fritz en allumant une cigarette du paquet. Ça me brûle la bouche. — Il y eut un nouveau silence. — Comment savez-vous si bien, demanda-t-il, si c'est un lièvre ou un lapin ? Vous avez beaucoup vécu dans les bois ?

— Il n'y a pas de lièvres dans les bois, répondit Adelaar.

— Oui, je sais bien, dit Fritz.

— Nous allions souvent dans ces terres incultes, près des tourbières, dit l'homme d'une voix bourrue, à peine compréhensible. — Il parlait lentement, sans regarder Fritz. — Oui, dit-il, on attrapait des salamandres. Toujours des salamandres. Mais ça s'échappe de partout. J'avais toute une véranda à la maison, avec un petit étang dedans, oh oui, tout était prêt. Et quelle fureur, quand je ne retrouvais plus mes bestioles.

— Je repars, dit Fritz. Je fais ma promenade d'après-midi. — Il se leva et serra la main d'Adelaar, qui restait assis. — Je trouverai bien le chemin, dit-il.

Il lut le titre du petit volume qui se trouvait sur la table : *La Maison isolée.*

Il traversa le hall par où il était entré et regarda le baromètre, accroché à côté d'une grande horloge. Lorsqu'il frappa sur le verre, Adelaar cria :

— Il est détraqué.

L'aiguille se trouvait sur tempête.

— Il est tombé sur la tête, dit Fritz, et il descendit l'escalier.

« Si ce n'était si fatigant pour les pieds, on pourrait faire un tour », pensa-t-il, après avoir refermé la porte. Il refit en sens inverse le chemin qu'il avait pris. « Il a le modulateur fort et faible sur les genoux, se dit-il. Rien n'est si terrible qu'il n'y ait pire encore. »

Comme il tombait quelques gouttes de pluie, il pressa le pas, mais ce n'était qu'une ondée passagère. En rentrant, il trouva sa mère qui somnolait dans le fauteuil. Il la regarda et se dit, en remuant les lèvres sans faire de bruit : « Je me sens moche aujourd'hui. Mais regardons autour de nous. Certaines personnes sont lourdement châtiées dès le début de leur existence ; elles naissent femmes. Fritz Van Egters, philosophe. Page 82. Vraiment, je commence à en avoir marre de cette puanteur dans le nez », pensa-t-il. Il frissonna.

On sonnait. Lorsqu'il eut ouvert, Joop et Ina montèrent.

— Vous venez tout droit du théâtre ? demanda-t-il.

— Mais oui, dit Joop.

— C'était bien ?

— Moyen, répondit Joop, très moyen.

— Je suis allé chez le vieil Adelaar cet après-midi, dit Fritz. Je croyais vous y trouver, mais non. La famille était sortie. Le vieil original était seul à la maison. Un brave homme. C'est une âme aux ailes rognées. Il a le modulateur fort et faible sur les genoux.

— Tu dis ? demanda Joop.

— Mais voyons, tu le sais bien, répondit Fritz, il a l'interrupteur de la radio sur les genoux. Il le tourne sur fort ou faible. Toute la sagesse, toutes les conférences, tout ce que produit notre éther lui est livré à domicile. Quelle facilité.

— Ton père ne sort jamais le dimanche, Ina ? demanda sa mère.

— Non, non, répondit Ina.

— Il connaît tous les films, dit Joop. Il les connaît tous mais voilà des années qu'il n'a plus vu un film. Où est papa ? demanda-t-il.

— Oh, il est allé faire un tour, répondit sa mère.

— Joop, demanda Fritz, qu'as-tu fait à tes cheveux ? Je ne les ai jamais vus si clairsemés. On voit très bien maintenant que tu deviens chauve.

— Je les ai lavés, répondit Joop.

— Tu as tort, dit Fritz. Le lavage est la destruction des racines capillaires. C'est dommage, mais la chute des cheveux s'accélérera d'autant.

Il entendit la porte du couloir s'ouvrir.

— Le voilà, dit sa mère.

— Tu n'as rien à fumer ? demanda Joop.

Fritz se mit à rouler une cigarette.

Lorsque son père entra, sa mère dit :

— Il faisait froid, hein, comme je te l'avais dit ? Je le savais bien. Tu as le visage gelé. Je suis contente de ne pas t'avoir accompagné. J'aurais sûrement attrapé des maux de tête.

Son père tendit la main à Joop puis à Ina. Il approcha un fauteuil du feu, s'assit, tira sa pipe de sa poche et se releva. « Il cherche son tabac », pensait Fritz en le guettant sous ses paupières et en le voyant se frapper les poches. Puis il se dirigea vers la table et tendit la main vers la tabatière de Fritz.

— Eh ! fit celui-ci et il ramena la boîte vers lui.

— Comment ? demanda son père.

— Oh, naturellement, dit Fritz et il s'empressa de repousser la boîte.

— Non, mais alors, dit son père. Qu'est-ce qui te prend ? C'est répugnant.

Il alla se rasseoir sans avoir touché la boîte.

— C'est lamentable, dit-il, le visage grimaçant de fureur, que tu sois incapable de partager normalement ce qui t'appartient.

— Ce n'est pas ça, dit Fritz. Chacun peut rouler ses cigarettes avec mon tabac. Mais quand je vois approcher une pipe, je crie. Il suffit de bourrer deux ou trois pipes et il ne m'en reste plus.

— Qu'est-ce que ça fait ? dit son père.

Il avait encore les sourcils froncés.

— Ça ne fait rien, répondit Fritz, mais je ne veux pas. Ce tabac-là n'est pas fait pour la pipe. Je roule des cigarettes pour tout le monde, tant qu'on en veut, mais quand on m'arrive avec une pipe, j'ai l'impression que c'est du gaspillage. Au bureau c'est pareil. Ils peuvent tous se servir de mon tabac, mais s'il s'agit d'une pipe, je dis : non.

— Je trouve cela maladif, dit son père.

— J'ai beaucoup de défauts, dit Fritz. L'avarice en est un. Il faut l'accepter. Les uns sont pleins de qualités, les autres ne

valent rien. La plupart des gens, mieux vaut ne pas les fréquenter.

Son père quitta la pièce, le visage toujours tendu.

— Pourquoi ne veux-tu pas que ton père bourre sa pipe avec ton tabac ? demanda sa mère. Qu'est-ce que ça peut faire ?

Fritz ne répondit pas. Il se rendit dans sa chambre, se mit à la fenêtre et regarda par une fente du rideau. « Personne ne peut me voir de l'extérieur, pensait-il, je suis ici comme un espion. » Il resta là jusqu'à ce que sa mère l'appelle pour le repas. Ils commencèrent par le potage. « C'est consternant, pensait-il, mes parents aspirent leur soupe en la mangeant. J'aurais pu l'entendre mille fois ; pourquoi cela ne me frappe-t-il qu'aujourd'hui ? Ils font les bruits les plus affreux. »

— Maman, n'aspire pas ta soupe, dit-il.

— Ça te gêne ? demanda-t-elle.

— Rien de spécial à raconter ? demanda son père à Joop.

— Non, non, répondit celui-ci.

« Non, non, se dit Fritz, non, non, rien de spécial. » Il y eut un silence.

Après le potage, sa mère mit sur la table les pommes de terre, la sauce, la viande et une salade d'endives. Fritz se servit deux fois et mangea rapidement. « La crise est passée, pensait-il, les poisons se diluent. » En même temps que son père, il fut prêt pour l'entremets. « Je suis sûr, pensa-t-il, qu'il pique dans les plats avec sa fourchette. Regarde, regarde. » Il serra les dents lorsqu'il vit l'homme piquer trois fois de suite une pomme de terre dans le plat. « C'est impur, se dit-il, c'est contraire à toutes les lois. Mais nous sommes impuissants. »

Sa mère apporta cinq petits puddings au chocolat, chacun dans une tasse à thé. Un à un, elle les renversa sur une assiette.

— C'est réussi, dit-elle.

Son père se mit à manger le sien avant qu'ils ne soient tous servis. « Fuyons, pensait Fritz, je trouverai bien un prétexte. »

Lorsque sa mère desservit la table, il mit sa tabatière dessus et demanda :

— Tu veux bourrer une pipe, papa ? — L'homme ne répondit pas. — C'est offert de bon cœur, papa, dit-il. Dommage que je sois obligé de sortir.

— Où vas-tu ? demanda sa mère.

— Eh bien, dit-il, je ne sais pas encore.

— Donc, tu ne sais même pas où tu vas ? demanda-t-elle, et tu dis que tu es obligé de sortir.

— L'un n'exclut pas l'autre, dit Fritz. On peut être obligé de sortir sans devoir aller ailleurs. Il y a de ces cas où l'on a besoin de s'en aller.

— Allons, reste, prends le thé avec nous, dit-elle.

Son père s'était assis au coin du feu et se chauffait les mains. Joop et Ina étaient installés côte à côte sur le divan.

— Joop, dit Fritz, naturellement, je n'ai pas besoin de te dire que tu deviens chauve. Mais as-tu déjà pensé à ce que tu ferais quand tu en serais là ? Il y a des chances pour que tu perdes aussi tes cheveux au milieu du crâne. Tu auras une vraie calvitie. C'est très peu flatteur. Tu auras l'air d'un petit vieux. Tant que ça ne s'éclaircit que sur les tempes, ce n'est pas grave. Mais si cette calvitie se produit, sais-tu ce que tu dois faire ?

— Non, dit Joop en souriant.

— Il y a différents systèmes recommandés pour combattre la calvitie, dit Fritz, mais c'est de l'escroquerie et la science est passablement impuissante. Pourtant il y a moyen de cacher ce vide. Ça, je ne l'ai pas lu dans un livre ; toi aussi, tu devrais le savoir, mais tu ne regardes pas autour de toi.

— Je ne vois rien, vas-y, dit Joop.

— Tu vois, poursuivit Fritz, quand la calvitie s'étend, tu peux ramener vers le milieu les cheveux de côté que tu as laissés pousser. Il faut les peigner vers le haut et vers le milieu.

— Il ne faut pas les épingler ? demanda Joop.

— Quelle horreur, dit Ina.

— Non, les coller avec une quelconque crème capillaire, poursuivit Fritz. Je reconnais que cette coiffure est contraire à la mode d'Europe occidentale à l'époque actuelle, mais on ne voit plus rien de la calvitie.

Sa mère remua le thé. Il regarda son père. Celui-ci était plongé dans un livre.

— Il y a aussi des gens, dit-il, qui perdent de plus en plus de cheveux par-devant, tandis qu'ils poussent dans la nuque. Ceux-là les laissent pousser. Quand ils vont chez le coiffeur, ils se contentent de faire tailler les côtés et ne se font pas raser la nuque ; ils ont un vrai jardin dans le cou. A leur avis, peu importe où se trouvent les cheveux, pourvu qu'on en ait la quantité prescrite.

Il but son thé et mit les deux mains sous le menton.

« Pourquoi ne passerais-je pas chez Bep Spanjaard ? se dit-il. Il y a des semaines que je n'y suis plus allé. S'il n'y a personne, Jaap et Walter n'habitent pas loin. » Il alla enfiler son pardessus, mit la tête à la porte de la pièce et dit :

— Bonsoir.

— Ne rentre pas trop tard, cria sa mère.

A la cuisine, il but quelques gorgées d'eau et sortit.

Dans la rue, quelques gouttes de pluie tombaient en faibles rafales. « Le ciel est assez sombre, pensa-t-il. Il pourrait y avoir un grain. Mais il fait frais. Je me sens tout ravigoté. »

Il suivit la grande artère vers le centre et, juste avant d'arriver à une place, il prit sur la droite une ruelle mal éclairée : il ralentit le pas, examinant une façade après l'autre, à main gauche, jusqu'à une maison dont les deux fenêtres du second étage projetaient une vive lumière. D'un côté, elle était attenante à un entrepôt, de l'autre côté à un bureau : sur la façade, un long écriteau blanc : « Assurances. » « C'est entre les deux, dit Fritz doucement, c'est ici. » Il tira la sonnette.

— Qui est là ? cria une voix de femme.

— Van Egters, Fritz, dit-il.

— Qui est là ? reprit la voix.

— C'est moi, Fritz, dit-il.

— Quel Fritz ?

— Fritz Van Egters, cria-t-il, ami de Louis, de Franz et de Bep. Vieille connaissance.

— Ah, il fallait le dire, entendit-il, plus doucement. La porte s'ouvrit.

— Tu es vraiment méfiante, Bep, dit-il en montant un escalier étroit et raide. J'y suis déjà ? demanda-t-il lorsqu'il eut atteint le palier du premier étage.

— Non, un de plus, dit la voix au-dessus de lui. Il monta et arriva dans un couloir où une porte était ouverte.

— Oui, entre, cria la voix et, lorsqu'il fut sur le seuil, une robuste jeune femme vint à sa rencontre.

Elle était vêtue d'une robe ample et portait ses cheveux blond cendré enroulés autour de la tête. Son visage était frais et coloré, comme ses bras aux trois quarts nus.

« Ses dents, quel dommage, pensa Fritz, elles pourraient être

plus régulières. Mais c'est une fille charmante. » Il lui serra la main et dit :

— Tu es bien craintive, il me semble. Tu as peur ? Une légère tendance à la névrose ?

Elle entra dans une pièce profonde, qui occupait toute la maison, de la façade antérieure à l'arrière, avec des fenêtres des deux côtés. Une natte de roseaux couvrait le vieux plancher teinté. Des fauteuils de rotin entouraient une table blanche et d'innombrables photos étaient collées avec des coins de papier sur la tapisserie veloutée des murs. Une forte lampe rayonnait au plafond derrière un verre mat.

— Peur ? Oui, j'ai peur, dit la jeune fille en pouffant de rire. Peur, tout simplement. Cette nuit à une heure, on a sonné.

— Ah, dit Fritz.

— Assieds-toi donc, dit-elle.

Fritz se laissa tomber dans un des fauteuils de rotin.

— Donc, on a sonné, dit-il, qu'est-ce que c'était ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Je n'ai pas osé bouger.

— Tu aurais pu regarder par la fenêtre, dit Fritz.

— Non, non, dit-elle.

— Et alors, on a resonné ? demanda-t-il.

— Non ! répondit-elle, plus du tout.

— Dis, Bep, demanda-t-il, tu vis seule dans cette maison ? Qu'y a-t-il ici dessous ?

— Oui, dit-elle, en dessous c'est l'atelier, au-dessus c'est le grenier.

— Et les maisons d'à côté ? Qui les habite le soir ?

— Ici à côté ? Personne. Ça, c'est un entrepôt — elle montra la direction d'où Fritz était venu — il n'y a pas une âme. Et là — elle se tourna de l'autre côté — un bureau. Il n'est habité que pendant la journée.

— Tu es donc toute seule ? dit Fritz. Personne en bas, personne en haut. Personne à gauche, personne à droite. Et c'est le soir. Oh là là ! Nom d'un petit bonhomme. J'espère que tu regardes bien au compteur si ta provision de lumière n'est pas épuisée avant que la nuit tombe. Imagine que ton florin soit épuisé ou que le déclic rate. La nuit partout. Oh, Seigneur, Seigneur, — Il arrondit les lèvres et dit lentement : — Oh là là, là là.

— Sers-toi de ces petits gâteaux, dit-elle en mettant une boîte de biscuits sur la table.

— Jamais je ne pourrais vivre aussi seul dans une maison, poursuivit Fritz. Oh. Le soir, la nuit, les voix, les bruits indéfinissables.

— Je t'en prie, dit Bep.

— Naturellement, dit Fritz, tu as tendance à l'exaltation. Mais tu entends des bruits étranges, inexplicables. Ce n'est pas vrai ?

— Oui, dit Bep. — Son visage était souriant, mais elle ne riait pas. — Hier soir, lorsque j'étais à la cuisine, dit-elle, j'étais certaine d'avoir entendu quelqu'un ici dans la pièce. Quelqu'un qui s'asseyait dans un fauteuil.

— Ah, tu vois, dit Fritz lentement d'une voix sourde, nous sommes sur la bonne voie. On est dans la cuisine et quelqu'un entre dans le living-room. Il s'assied dans un fauteuil de rotin. Tu l'entends clairement : d'abord le bruit qu'on fait en s'asseyant, puis les craquements quand tout le poids est confié au siège. Lentement, tout angoissée, tu traverses le couloir, tu te diriges vers la pièce...

— Exactement, dit Bep, oui.

— Tremblante, tu jettes un regard par la porte, dit Fritz, mais il n'y a personne. Ce n'est pas vrai ?

— Si, dit-elle.

— Et ces pas dans le grenier, tu les entends encore assez régulièrement, n'est-ce pas ?

— Toujours, dit-elle en hochant violemment la tête, toujours.

— Et tu n'oses pas aller voir, quand tu es seule à la maison, dit-il. Seigneur. Dieu sait ce que c'est.

— Non, non, dit-elle.

— Et pourtant c'est dangereux de vivre seule, poursuivit-il. Tu peux être assassinée dans ton lit. Tu crois qu'il n'y a personne dans la maison. Mais qu'en sais-tu ? Comment peux-tu savoir si personne ne s'est laissé enfermer ? Je te trouve très courageuse d'oser rester seule ici la nuit. Même si on était deux, on ne serait pas en sécurité. Pense à ce vieux ménage de Haarlem.

« Je suis certain qu'elle va demander : " Qu'est-ce qui s'est passé ? " » pensa-t-il.

— Un ménage à Haarlem ? demanda Bep. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Que veux-tu dire ? demanda Fritz.

— Tu parlais de ces vieilles personnes, à deux, il leur est arrivé quelque chose, dit-elle.

— Oh, dit Fritz, rien d'extraordinaire. Un cambrioleur est entré par la lucarne du cabinet. La vieille femme l'a vu. Il lui a donné une vingtaine de coups de ciseaux sur la tête, jusqu'à ce qu'elle lui montre où se trouvait l'argent. Lorsqu'ils furent arrivés à l'argent, le mari s'en mêla. Il voulait résister. Mais il avait soixante-dix-sept ans. Le cambrioleur le larda de coups de couteau jusqu'à ce qu'il s'effondre. Il mourut tout de suite après. Alors le gaillard prit l'argent et s'enfuit. Là-dessus la femme donna l'alarme. Mais trop tard. Je ne sais pas s'ils ont attrapé le voleur. Seulement — oui, enfin, je ferais peut-être mieux d'en rester là.

— Allons, vas-y, dit Bep.

— Pour un peu j'oubliais mon tabac, dit Fritz ; il prit sa boîte dans sa poche et roula deux cigarettes. La plus grosse est pour toi, dit-il, il faut rester galant.

Brusquement, il fut pris de frissons et sentit vibrer sa paupière gauche. « Quelle misère, ça me travaille encore si longtemps après », pensa-t-il.

Bep fumait à longs traits, puis rejetait lentement la fumée, par petites bouffées. « C'est curieux, pensa-t-il en regardant ses jambes, elle les a encore nues en décembre. Une chair sombre, riche de sang. »

— Et alors ? demanda-t-elle. Raconte.

— C'était le sang, poursuivit Fritz. Le vieux était mort, il était fichu. La femme, on l'avait transportée à l'hôpital. Car une vingtaine de coups de ciseaux n'arrangent pas les choses. Mais le criminel. Il devait être couvert de sang. Sur une distance de huit cents mètres à travers la ville, on pouvait le suivre aux traces de sang. Il devait être dégoulinant. Une horreur. Je te jure que c'est arrivé.

— Si ce n'était pas arrivé, tu l'aurais inventé, dit Bep. On dirait que tu ne peux pas te passer de ces histoires-là.

— Je veux être pendu si ce n'est pas vrai, dit Fritz, c'est toujours un plaisir pour moi. Ces faits divers : un enfant tué par l'explosion d'une grenade. Magnifique. Effets tardifs de la

guerre. C'est toujours merveilleux. Ils commencent si gentiment, ces faits divers.

« Le petit garçon âgé de sept ans, récita-t-il d'une voix neutre, du fermier Karels, de Breda, essaya mercredi après-midi de démonter à l'aide d'un marteau un petit projectile antiaérien. » Il applaudit doucement.

— J'aime mieux te laisser délirer, dit Bep.

— Ça finit toujours, poursuivit-il, par : « Il faudra l'amputer de la main gauche. » Ou : « L'enfant mourut au cours du transport vers l'hôpital. » Ou : « Il y perdra l'usage d'un œil. » C'est bien dit, n'est-ce pas ? L'usage d'un œil. C'est un poète qui parle. — Il fit claquer sa langue. — Très joli aussi : Un petit camarade, âgé de six ans, qui regardait à quelques mètres de distance, a été blessé par des éclats dans le ventre et dans les jambes. Oui, oui. Des choses affreuses. Et si jeunes, ces enfants. C'est délicieusement pitoyable.

— Tu veux du café ? demanda Bep. J'ai mis du lait à chauffer.

— Un peu tôt pour le café, dit Fritz, mais c'est très bon. Volontiers.

Elle passa dans un petit réduit d'à côté, séparé de la pièce par un rideau à fleurs. Elle revint un instant après avec deux tasses.

— Il n'y a pas de reliefs de nourriture sur les bords ? demanda Fritz.

Elle ne répondit pas.

— Comment va ta jambe ? demanda-t-il lorsqu'elle fut assise. Elle te démange toujours ?

— Presque plus ces derniers jours, répondit-elle.

— Fais voir, dit Fritz.

Elle étendit la jambe droite et la tourna, l'intérieur vers le haut. De la cheville presque jusqu'au genou s'étendait une traînée de taches brunes et rouge sombre.

— Je vois que cela se propage régulièrement, dit-il. Ça ne suppure plus ?

— Non, mais non, dit-elle.

— Ça ne prouve rien, pousuivit Fritz. Sans doute l'ulcération se propage-t-elle à l'intérieur. Le mal, tu ne le sentiras qu'au moment de la périostite. De toute façon, ce n'est pas pour tout de suite.

— Oh, toi, dit Bep en rabattant sa jupe.

— Naturellement, tu fais fi des plus graves avertissements, dit-il. Mais un beau jour tu finiras dans un fauteuil à roulettes — il se balança sur sa chaise — de porte en porte, tout comme le petit bonhomme qui passe chaque année. Voyons, tu le connais bien. Il n'a plus de jambes, ou presque. Non, elles sont paralysées. Il passe avec des crayons, de porte en porte sur une petite chaise, qu'il propulse en la soulevant d'un pied sur l'autre. Je suis le petit homme qui passe chaque année. Il ne vient jamais dans votre quartier ?

— Non, dit Bep.

— Tu ne sais pas ce que tu as manqué, poursuivit Fritz. Tu vas toujours chez le spécialiste ? Que fait-il, que dit-il ? Des massages à l'eau froide ?

— Mais non, répondit-elle, il me donne une pommade grise. Ça me démange encore plus. Il dit que ça doit sortir.

— Tu crois que ça t'en débarrassera ? demanda Fritz.

— Non ! répondit-elle, je n'en sais rien. Il dit toujours : « Ah. Oui oui. » Que de fois n'ai-je pas demandé : « Au fond, docteur, qu'est-ce que ç'est ? » Alors il me répond : « Ça doit avoir un nom. C'est de la famille de l'eczéma. »

— Pour ce qui est de le dire, ils s'y connaissent, dit Fritz. Jusqu'à ce qu'on finisse chez un rebouteux. En plus de l'argent, on y perd ses nerfs. Mais parfois c'est utile. Pourquoi ne vas-tu pas chez un bon guérisseur ? Un honnête thaumaturge ? — Il se frappa les cuisses. — Méthode Coué. Je me sens bien. Je me sens toujours bien. Je me sens mieux. Ah, que je me sens mieux. Je me sens encore mieux que tout à l'heure.

« Je me demande », pensa-t-il.

— Lundi, je suis allée voir un de ces bonshommes, dit Bep en souriant.

« Touché, pensa Fritz, exactement comme je m'y attendais. En pleine cible. Une fleur à ma boutonnière. »

— Donc, tu l'as fait tout de même ? dit-il. Où était-ce ? Tu as dû attendre longtemps ?

— Vlierstraat, dit-elle. Il s'appelle Zaber. Nous y sommes allées à deux. Il y avait des gens bizarres dans la salle d'attente. Et des histoires à mourir de rire.

— Avec qui étais-tu ? demanda Fritz.

— Avec Lies, répondit-elle. Je suis entrée, nous sommes en-

trées ensemble. — Elle repoussa une mèche de cheveux défaite qui lui tombait sur le front. — Cet homme nous a demandé : « Il faut vous soigner toutes les deux ? — Non, dis-je, c'est moi. » Alors, j'ai dû le regarder. Je ne pouvais m'empêcher de rire. Il a dit : « Vous avez quelque chose à la jambe. Montrez-le-moi. » Il l'a examinée et alors j'ai dû le regarder de nouveau. Il a dit : « Vous avez très peur de quelque chose... De quoi ? » J'ai dit : « Pas que je sache. » Des tas de questions, puis il a dit : « Vous avez peur que ce ne soit la tuberculose. »

— Naturellement, dit Fritz, c'est le plus vraisemblable aussi.

— Je ne le savais même pas, dit Bep. Il m'a demandé : « Vous avez confiance en moi ? — Nous ne pouvions nous empêcher de rire. — S'il le faut », dis-je.

— Très bien, dit Fritz, et alors il t'a peloté la jambe ?

— Non, dit Bep, il a passé les mains au-dessus, sans y toucher.

— Un homme correct, dit Fritz.

Bep étendit de nouveau la jambe et, les paumes tournées l'une vers l'autre, elle fit des gestes caressants de haut en bas.

— Et chaque fois, dit-elle, il secouait les mains comme si elles étaient mouillées. Il fallait l'entendre. Ses cartilages crépitaient violemment. Comme s'il frappait contre une armoire.

— Vous riiez, dit Fritz.

— Nous mourions de rire, poursuivit-elle. Il a continué pendant une bonne dizaine de minutes. Cet homme doit être crevé le soir.

— Ça t'a fait du bien ? demanda Fritz.

— Je n'en sais rien, répondit-elle, mais lorsque je suis ressortie, j'ai remarqué que cela ne chatouillait plus.

— Bravo, dit Fritz, et alors il a fallu payer. Que t'a-t-il demandé ?

— Deux florins cinquante. Il m'a demandé très gentiment si je pouvais le payer.

— Mais, calcule un peu, dit Fritz, pour dix florins tu es débarrassée de tout. Il te pince d'un côté et la tuberculose s'envole de l'autre. Reculez ! Triomphe de la science. Tu continues ?

— Pourquoi pas ? dit Bep. Je suis allée voir ma mère. Elle a dit : « Si cela te fait du bien, il faut continuer. » Je ne demande pas mieux, si c'est elle qui paie.

Elle se pinça la jambe et la replia.

— Ainsi naît la superstition dans le monde, dit Fritz. A Dordrecht il y avait une rebouteuse célèbre. Je tiens l'histoire d'une de mes tantes ; elle est vraiment arrivée. Elle était devenue très riche. Une ancienne putain de Rotterdam. Elle avait voiture et cocher et un page en livrée, qui indiquait leur place aux clients dans la salle d'attente. Elle examinait les urines dans une cuvette en verre, au-dessus d'une flamme et disait alors quel était le mal. Elle donnait des simples, les mêmes à tous les patients, mais ça, ils ne s'en sont aperçus qu'après coup. Un beau jour, vient un paysan. De Dubbeldam, je crois. Celui-là apporte une bouteille pleine, provenant de sa vieille mère. Cette femme dit : « Elle va mieux, dans quelques jours elle sera remise. » Oui, voilà ce qu'elle dit, exactement.

— C'est encore une de tes histoires lugubres, dit Bep.

— Non, laisse-moi raconter, poursuivit Fritz. Donc elle dit : « Elle sera vite guérie. » Mais dans la semaine, la vieille mère était morte. Tu sais ce qu'a fait le vieux paysan ? Il remplit une bouteille de pissat de cochon et se rend en ville. Il entre, la femme ne se doute de rien. Elle tient la cuvette au-dessus de la flamme et dit : « Heureusement, elle fait de grands progrès. » Alors ce paysan a fait un chahut de tous les diables, ça a dû être fameux. Les journaux s'en sont mêlés. La femme a dû quitter la ville et on a cassé ses carreaux. C'était charmant.

« Je ne me sens pas très bien, pensa-t-il. Si je ne me couche pas trop tard, demain je serai de nouveau frais et dispos. »

— As-tu vu *Verts Pâturages* ? demanda Bep.

— C'est ce film nègre, n'est-ce pas ? demanda Fritz. Non, je ne l'ai pas vu.

— Tu ne sais pas si c'est bien ? demanda-t-elle.

— Si, répondit-il, on m'en a dit le plus grand bien.

— J'y vais demain soir, dit Bep.

— Où le joue-t-on ? demanda Fritz. On ne le joue nulle part en ce moment.

— Non, dit Bep, c'est une séance nocturne à *La Lanterne*. A onze heures et demie. Au profit de la Parole Libre.

— Ah, dit Fritz, je voudrais y aller aussi. Qu'est-ce que ça coûte ?

— Un florin, dit Bep.

— Crois-tu que je trouverai encore une carte ? demanda-t-il.

— Je dois aller les chercher, répondit-elle, donc — oui, ça fait deux — oui, je m'en charge. Passe par ici demain soir. Nous y serons tous.

— Qui ? demanda Fritz.

— Edouard, Louis, Jaap et Joosje, répondit-elle.

— Oh, très bien, dit Fritz, veux-tu que je paie maintenant ?

— Non, dit-elle, nous arrangerons cela. — Il y eut un silence. — J'ai encore à travailler, dit Bep. J'ai des photos à développer pour demain.

— Oui, dit Fritz en se levant, d'ailleurs, je dois partir.

Il se dirigea vers la bibliothèque et prit en main un lapin en peluche qui se trouvait contre le mur, sur la planche supérieure. C'était un joujou de laine rugueuse, brun pâle, avec le ventre blanc. Il le prit sur le bras, contre sa poitrine et dit :

— C'est gentil, hein ? Gentil lapin. Il est gentil. Chaque fois que je le vois, j'en ai les larmes aux yeux.

— Il t'amuse ? demanda Bep. Tu peux l'emprunter. Tu veux l'emporter ?

— Je peux le garder quelques semaines à loger ? demanda Fritz en caressant l'animal. Très volontiers.

Il le mit sur la table et boutonna son pardessus.

— Ta mère a-t-elle assez de thé et de café ? demanda Bep.

— Je n'en sais rien, répondit Fritz. Tu sais que nous sommes un ménage économe.

« Qu'est-ce qui lui prend ? » se dit-il.

Bep se leva, disparut derrière un rideau à fleurs et, lorsqu'elle revint, elle mit sur la table un petit paquet de thé et un sachet de café.

— Prends-les, dit-elle.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il. Tu en avais emprunté à maman ?

— Non, répondit-elle.

« Je n'affirmerais pas que j'y comprends quelque chose », pensa-t-il, mais il prit les paquets, nicha le petit lapin sous son veston, près de l'aisselle, et partit. Il pleuvait. « Il n'est que neuf heures moins le quart », pensa-t-il en regardant sa montre.

Chez lui, il ouvrit sans bruit la porte du couloir, la referma derrière lui et s'arrêta.

— Que veux-tu ? dit sa mère dans le living-room. Si seulement je savais ce que tu veux. Mais tu ne veux rien. Tu ne sais pas toi-même ce que tu veux. Tu dis que je te rabroue. Mais je ne dis jamais rien. Ce matin je t'ai demandé : « Tu te coiffes avec cette petite brosse à ongles ? Je n'ai pas le droit de demander cela ? » Fallait-il que tu me répondes : « C'est défendu ? » Et tu me regardais comme si tu avais voulu m'assassiner. Tu te sens menacé. Est-ce que je te menace ?

Il y eut un silence. Fritz rouvrit la porte, recula sans bruit sur le palier, referma prudemment la porte et la rouvrit aussitôt avec bruit. Puis il la reclaqua et entra en fredonnant. Sa mère était assise dans le fauteuil bas au coin du feu ; son père était assis à table. Ni l'un ni l'autre ne répondit lorsqu'il entra et les salua. « Pas fameux, pensa-t-il, pas fameux du tout. Vite, vite. »

— Quand as-tu vu ton premier film, papa ? demanda-t-il.

— Comment ? demanda son père.

— Tu te souviens encore, demanda Fritz d'une voix forte, de quand tu as vu ton premier film ?

— Oui, oui, dit l'homme en poussant un profond soupir, à la foire, dans mon enfance. Cela s'appelait *Images Vivantes.*

— Mais ce n'était pas un film, dit sa mère, il n'y avait pas de film à l'époque.

— Qu'en sais-tu ? demanda son père, d'un air agacé.

— Je n'en crois rien, dit-elle.

— Eh bien, alors n'en crois rien, dit son père.

— Ça bougeait réellement, ou c'étaient des projections ? demanda Fritz.

— Mais non, répondit son père, c'était un film. Un peu gauche. Et ça dansait pas mal. — Son air agacé avait disparu. — Les douaniers poursuivant les contrebandiers. Et on tirait. Pang ! — Avec la main droite, il fit semblant de tirer. — J'ai trouvé cela très beau. Ça m'a fait beaucoup d'effet.

— C'était muet ? demanda Fritz.

— Oui, muet, dit son père.

« Encore une question ? se demanda Fritz. Non, je n'en connais plus une seule. »

— Je vais me coucher tôt, dit-il, car il faut que je sois frais et dispos demain matin.

Les yeux fermés, il quitta la pièce, sur la pointe des pieds. Il

mit les deux petits paquets dans l'armoire de cuisine. Il emmena le lapin dans sa chambre et le posa sur la bibliothèque.

D'un geste négligent, il jeta ses vêtements sur la chaise devant son lit. « Pas le temps de tout plier et suspendre », marmonna-t-il. Lorsqu'il fut couché, il pensa : « Je ne me suis pas lavé les dents. Il faut que je me relève. » Il se souleva plusieurs fois à moitié, mais ne sortit pas de son lit. « Je compte jusqu'à vingt », pensa-t-il. A vingt-quatre, il se leva d'un bond et passa dans la cuisine. Après s'être lavé les dents, il laissa tomber son caleçon, prit le miroir à raser qu'il tint entre ses jambes, il regarda son entrejambes et, en écartant une cuisse de sa main libre, le trou de son cul. « Très peu ragoûtant, marmonna-t-il. Si on le voyait sur une photo, on ne croirait jamais que c'est un morceau d'homme. Mon Dieu, mon Dieu. »

Il remit le miroir à sa place et se recoucha mais ne s'endormit pas tout de suite. « Voilà ce que c'est que de se coucher tôt, pensa-t-il. Ça ne sert à rien, car on ne dort pas. On devient nerveux comme une puce. De plus, il me manque une couverture. Faut que je me relève. Pour en prendre une dans l'armoire. » Il se berça d'un côté à l'autre, donna quelques coups de poing dans le mur et ne s'endormit qu'au bout de trois quarts d'heure.

Il était dans un canoë et pagayait sur un grand lac lisse. Le ciel était couvert. Il n'y avait pas de vent, si bien que le miroir d'eau noir était absolument plat. « L'eau monte », pensa-t-il. Dans le canoë, l'eau montait à vue d'œil. Il y plongea la main, puis il tâta l'eau à côté du canoë. « Signe redoutable, pensa-t-il, l'eau dans le bateau est beaucoup plus froide qu'à l'extérieur. D'où vient-elle ? »

Il pagayait aussi vite qu'il pouvait. « Si seulement je voyais le rivage », dit-il à haute voix. L'eau du bateau montait et atteignait ses jambes et ses cuisses. « Je suis perdu », pensa-t-il. L'eau montait toujours, le canoë s'enfonçait de plus en plus et l'obscurité tombait. Il avait beau ramer de toutes ses forces, il avançait toujours plus lentement. Enfin, le canoë fut plein à ras bord.

Il cessa de pagayer, ne bougea plus et attendit. « Si je ne bouge pas, il continuera de flotter », pensa-t-il. A cet instant, il vit arriver de loin, du fond du crépuscule en face de lui, une vague de fond, haute comme une maison. « Un mur d'eau, pensa-t-il, c'est la vague de fond. »

Peu à peu, l'eau qui l'entourait fut aspirée par la vague montante ; il s'en apercevait aux poussières, feuilles et débris qui passaient de plus en plus vite. On entendait dans le lointain un grondement ininterrompu. « Le courant ne m'a pas encore saisi, pensa-t-il, je dois essayer. » Il tourna le canoë et se remit à pagayer mais il n'avançait qu'à peine. Lorsqu'il regarda derrière lui, la vague de fond était toute proche ; une fine écume d'eau pulvérisée s'en dégageait. Son mugissement se distinguait nettement de l'éclaboussement de l'écume et du grondement de la chute d'eau.

Il se réveilla, mais pas assez pour penser clairement. Avant même d'avoir pu se souvenir du rêve, il se rendormit. Il était trois heures du matin.

IX

Lorsque le lundi après-midi, après le bureau, il sortit son vélo de l'abri, il s'aperçut que son pneu avant était à plat. Lentement, il fit tourner la roue sous un réverbère et découvrit un clou profondément enfoncé. Il le retira, fouilla dans sa poche jusqu'à ce qu'il y ait trouvé un bout de crayon rouge et fit un trait sur la jante et le pneu. « Je sais ce qui va se passer, se dit-il. Je le rangerai dans la resserre et je n'y toucherai pas. Je n'ai pas le temps. A pied jusqu'à nouvel ordre. »

Il y avait une brume légère. Par-ci par-là, sur l'asphalte, la pluie du matin avait laissé de petites flaques d'eau. « Ça, se dit-il, c'est de la brume qui est en train de tourner en pluie. C'est de la pluie, presque assez lourde pour tomber. » Tout en marchant il tâtait de temps à autre son manteau qui s'humidifiait.

« La fin de l'année approche, pensait-il. Moi je traverse la ville dans la brume, pour rentrer à la nuit tombée. Ce sont les derniers jours de l'année. » Aux rues transversales, il soulevait prudemment sa roue avant et continuait en suivant le trottoir. « Et pourtant, il fait un temps idéal pour réfléchir, songeait-il. Dans cette ambiance, on se rend compte de sa propre valeur. » Il se mit à chantonner, en fredonnant les paroles. Lorsqu'il fut devant sa porte, il se dit : « Il n'y a pas la moindre raison que cette soirée soit ratée. J'ai l'impression qu'elle sera réussie. Une soirée dont le cours est fixé d'avance ne peut pas rater. Il ne faut rien attendre de plus que ce qui est prévu, voilà tout. »

Lorsqu'il entra dans le living-room, sa mère dit :